

*Lettre de M. JOUSSE au directeur de la Maison des missions.*

VISITE A LÉRIBÉ.

20 mai 1868.

Dans ma dernière lettre, je vous ai promis une courte relation de mon excursion à Lérivé; je dois tenir ma promesse, ne sachant pas toutefois si la chose en vaut la peine. De plus, le temps me fait défaut et ce n'est qu'en courant qu'il m'est possible de vous faire voyager aujourd'hui avec nous.

C'est le 21 du mois dernier que nous avons quitté Thaba-Bossiou pour le haut Lessouto. Le chef de la caravane était le gouverneur, sir P. Wodehouse, accompagné de son secrétaire, d'un interprète, du chef de la police, sir W. Currie, plus quelques fils de Moshesh et une suite nombreuse de cavaliers Bassoutos. Le temps était magnifique; ce mois-ci, vous devez vous en souvenir, correspond un peu à ce que nous appelons, en Saintonge du moins, l'été de la Saint-Martin. La course était trop longue pour que nous pussions arriver en un jour. Nous fîmes donc nos plans pour passer la nuit le moins mal possible, dans des cavernes situées un peu au-delà de notre ancienne station de Cana. Au moment où le soleil allait disparaître à l'horizon, nous arrivions dans le village d'un fils de Moshesh, nommé Kéna, où se trouvaient, nous assurait-on, des cavernes vastes et commodes. A notre désappointement, il se trouva qu'elles avaient servi d'étables, et nous dûmes penser dès lors à nous chercher un autre logement. Nous nous décidâmes pour le village même de Kéna, bien qu'il n'y eût pas d'abri suffisant. On désigna une grande cour où le gouverneur et sa suite devaient passer la nuit, et les femmes du chef de courir en toute hâte pour couper de l'herbe qui, étendue par terre, devait servir de matelas. Quoique invité à prendre mes repas avec son Excellence, je fus reçu chez un jeune homme qui, peu de temps auparavant,

était venu me demander des médicaments. Lui et sa jeune compagne furent aux petits soins pour moi. Quoique la saison fût avancée, il me procura quelques produits de son jardin, et sa ménagère se hâta de m'apprêter un pain de millet. Comme j'avais déjà pris le thé avec ces messieurs, je me contentai, comme le permet l'usage du pays, de manger seulement une bouchée et de passer le reste à mon domestique et aux nombreux amis qui, à l'heure du souper, en voyage, ne font jamais défaut. Un bœuf ayant été tué chez le chef pour la circonstance, on m'en envoya une cuisse qui, sur-le-champ, fut dépecée et placée sur des charbons vifs. C'en était assez pour mettre tous nos gens en verve, aussi la nuit était-elle déjà fort avancée qu'on causait encore avec animation.

Sur les huit heures du soir, j'avais présidé un culte auquel un grand nombre de personnes avaient pris part. Ce village est assez considérable et le chef est un homme très-doux. Je lui demandai s'il ne voudrait pas recevoir un évangéliste indigène? Il me répondit qu'il en serait très-heureux. Je me promis d'en faire un sujet de prières auprès du Seigneur.

Le lendemain matin de très-bonne heure, nous étions en route de nouveau, et, après trois heures de marche, nous descellions nos chevaux sur les bords d'un joli petit ruisseau. Chacun éprouvant le besoin de prendre une tasse de thé, on se hâta de recueillir à la hâte ce qu'il fallait pour faire bouillir l'eau, et le moins empressé n'était pas sir P. Wodehouse, qui arriva avec sa provision de combustibles.

Après une halte de deux heures environ, nous sellâmes de nouveau et traversâmes peu après la charmante rivière Tlotsé, au lit profondément encaissé, à l'eau claire et limpide. Molapo (1) et Mopéli, venant à notre rencontre, nous souhaitèrent la bienvenue et la cavalcade continua de marcher. Molapo avait divisé sa cavalerie, au nombre d'environ 4,000 hommes,

(1) Molapo est ce fils de Moshesh dont la défection affaiblit tellement la tribu, pendant le cours de la guerre.

(Note des rédacteurs).

en trois bandes, dont la dernière était à Lérivé même. A mesure que le gouverneur passait devant ces gens armés, il était salué par des salves de mousqueterie et par de formidables hourras ! A Lérivé, c'est dans la station même que nous avons été reçus. La maison du missionnaire est occupée momentanément par Molapo ; il la quittera dès que M. Coillard pourra revenir au milieu de son troupeau. Le chef se fait construire une maison magnifique ; elle sera bientôt achevée.

Inutile de vous dire que j'ai été reçu avec joie par la petite congrégation de Lérivé. La guerre a tenu ces amis dans un isolement presque complet des autres stations ; la visite d'un missionnaire connu mit donc le comble à leur joie. Après le coucher du soleil, nous eûmes un court service dehors. Plein du souvenir de danses guerrières dont j'avais été témoin en route, j'en profitai pour attirer l'attention de mes auditeurs sur la vanité des louanges dont l'homme se montre si prodigue envers lui-même. Qu'est l'homme en face de son Dieu ? qu'est-il en présence de la mort ? Vous pouvez facilement vous faire une idée des leçons que j'ai pu tirer de là. Le lendemain, Son Excellence et sa suite assistèrent au culte du matin. Désireux de m'entretenir avec les néophytes, amenés, pour la plupart, depuis peu à la connaissance de l'Evangile, une réunion fut convoquée dans ce but. Ils sont au nombre de 26, et les conversations que j'ai eues avec eux m'ont beaucoup intéressé. Le lendemain, eut lieu une réunion pour les membres de l'Eglise ; mais, comme ces derniers avaient assisté à la réunion des candidats au baptême, ceux-ci, à leur tour, voulurent assister à celle des membres ; les uns et les autres étaient littéralement affamés. L'un des chrétiens me raconta les adieux du missionnaire Coillard à son troupeau. Entre autres choses, notre frère leur avait recommandé de s'aimer mutuellement et de ne pas se diviser ; ce chrétien ajouta : « Nous sommes heureux de pouvoir dire que nous avons marché fraternellement et sans dispute. »

La bénédiction du Seigneur a certainement reposé sur ce

troupeau, qui a prospéré dans des conditions où toute œuvre humaine aurait péri. C'est pendant une guerre d'invasion, puis durant une période de paix, achetée au prix d'un traité infamant, que le Seigneur a manifesté sa puissance et sa bonté envers de pauvres créatures qui vivaient en dehors de son alliance. Il y a là quelques hommes qui sentent véritablement leur responsabilité de chrétiens, et qui, en l'absence de leur missionnaire exilé, prêchent régulièrement l'Évangile le dimanche, font la prière du matin dans leurs villages respectifs et donnent aux catéchumènes une instruction religieuse. Ils tiennent aussi une école pour les enfants. Avec des hommes comme Elia Mapiké, Kemuel, Yohanne et Makotoko, on peut beaucoup espérer pour l'avenir du pays, surtout quand ces hommes pieux et intelligents travailleront de concert avec leur missionnaire et sous sa direction.

Vous devez vous rappeler Mamousa, la première femme de Molapo, autrefois reçue dans l'Église sous le nom de Lydia. Lorsque son mari retourna au monde, elle fut entraînée par lui, et depuis lors, avec des alternatives de repentir et de rechutes, sa vie s'est écoulée comme toute vie passée loin du Dieu qu'on a connu et aimé, dans une angoisse presque continuelle. Mais le Seigneur a eu pitié d'elle ; il l'a ramenée définitivement au bercail, et aujourd'hui, délivrée des entraves du monde, elle sert Dieu avec joie et bonheur. Vous n'avez pas oublié non plus Thomas Sisa, qui, depuis longtemps, est retourné dans son pays natal, à trois lieues de chez Molapo. Déjà, avant votre départ, il avait fait naufrage quant à la foi ; il semble être sous l'empire de remords de conscience, et tout porte à croire qu'à l'exemple de l'enfant prodigue il va retourner à la maison paternelle. Je l'ai fortement exhorté à ne pas tarder ; j'ai promis de vous saluer de sa part la première fois que je vous écrirais. Je devrais mentionner à part, pour la recommander à vos prières, une jeune femme, membre de la classe à Lérivé, qui est persécu-

tée par son mari ; ce dernier n'attendait que mon départ pour la renvoyer chez ses parents.

Pressé par le temps, le gouverneur voulut rentrer à Thaba-Bossiou pour le dimanche ; il était de mon devoir de rester au milieu de nos amis jusqu'au lundi. Le jour du Seigneur je présidai deux services religieux, et l'un et l'autre furent bien suivis : à celui du matin, il y avait bien cinq cents personnes. Le soir, après la prière, je pris congé du troupeau, et le lendemain de bonne heure j'étais en route pour Thaba-Bossiou, où j'arrivai le soir même à sept heures, après une course de près de douze heures à cheval. Je fus très heureux d'avoir pu accomplir un projet depuis longtemps formé ; je l'eusse été davantage sans doute si j'avais rencontré là les amis Coillard ; mais j'ai bonne confiance qu'ils pourront y retourner bientôt, et en attendant nous devons nous réjouir en voyant que le Seigneur y manifeste sa présence par la conversion de pauvres pécheurs.

Encore un mot avant de vous dire adieu. Dans la réunion d'Eglise qui a suivi mon retour ici, j'ai raconté mon voyage à Lérivé, et j'ai manifesté le désir de voir des frères se lever pour aller, au nom de leur Maître, s'établir comme évangélistes dans la région qui se trouve entre Thaba-Bossiou et Lérivé. Quelques jours après, deux chrétiens expérimentés vinrent me dire qu'ils étaient prêts à répondre à un appel qu'ils considéraient comme venant du Seigneur. Ce sont Andréase et Péka. Dieu soit loué ! Si le Seigneur fait reposer sa bénédiction sur nos projets, l'un des deux sera placé chez Kéna, l'autre non loin des repaires autrefois habités par les cannibales.

Nos amitiés à tous.

Votre affectionné,

F. JOUSSE.





## STATION DE MOTITO.

Depuis la catastrophe qui lui a enlevé son pasteur, cette station ne fournit plus de rapports à notre journal, mais elle n'est oubliée ni du Comité ni des Églises. De mois en mois, nous avons espéré pouvoir annoncer que nos missionnaires du Lessouto avaient réussi à faire quelque arrangement pour elle. Les revirements incessants qui se sont opérés jusqu'à ce jour dans leurs perspectives, la nécessité où ils ont tous été de se tenir prêts à chaque instant, soit à réoccuper leurs anciens postes, soit à procurer de nouveaux asiles à leurs troupeaux, dans le cas d'un échec définitif, ne leur ont pas permis de prendre une décision. Heureusement que le missionnaire Moffat, dont la station est peu éloignée de Motito, n'a pas cessé de veiller sur l'établissement où réside encore sa fille, la veuve de notre cher et tant regretté Frédox. Le Comité s'est mis en rapport direct avec le vénérable pasteur du Kuruman et lui a donné tout pouvoir pour le maintien et la direction de l'œuvre. Il a été pourvu aux besoins de notre sœur et à ceux de ses enfants, que leur père avait envoyés en Europe peu avant sa mort. Un excellent catéchiste, qu'il avait formé, s'est occupé régulièrement des services et de l'école.

Une lettre de M. Daumas vient de nous apprendre que M. et M<sup>me</sup> Coillard, répondant à un appel très pressant de leurs frères, se disposaient à prendre le chemin de Motito. Vu la prépondérance que l'État-Libre continue à exercer sur le district occupé par le chef Molapo, de toutes les stations qui nous ont été ravies Lérivé est celle dont l'accès paraît devoir nous être le plus longtemps interdit. Dans la douloureuse attente que leur impose une aveugle politique, nos amis vont pourvoir à des besoins urgents et immédiats, se confiant aux soins du Seigneur, qui ne manquera pas de récompenser leur dévouement et de les diriger par son Esprit en ce qui concerne l'avenir.

---